

JEANNE DORTZAL

Sténio

PIÈCE EN UN ACTE EN VERS



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

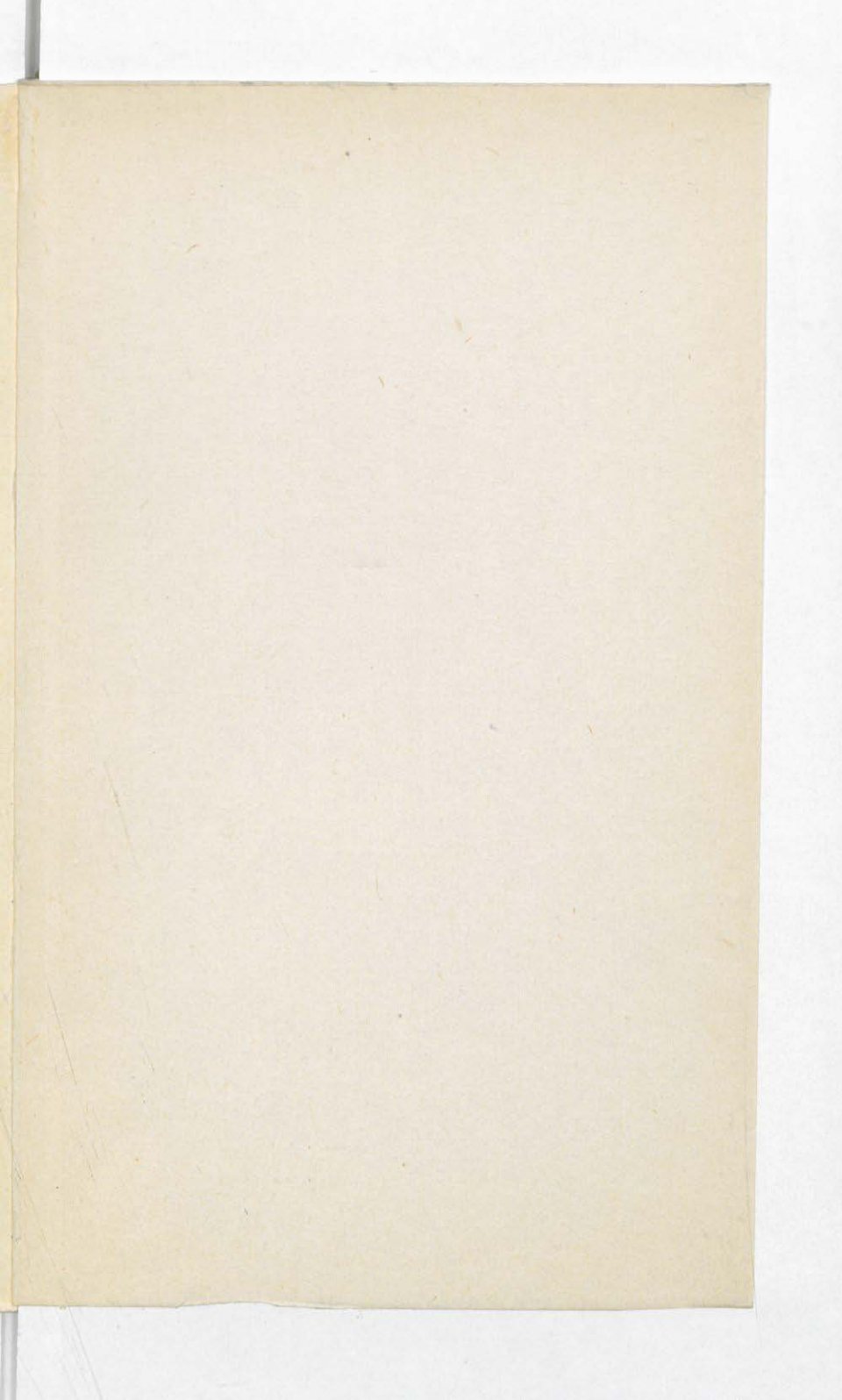
E. SANSOT & C^{ie}

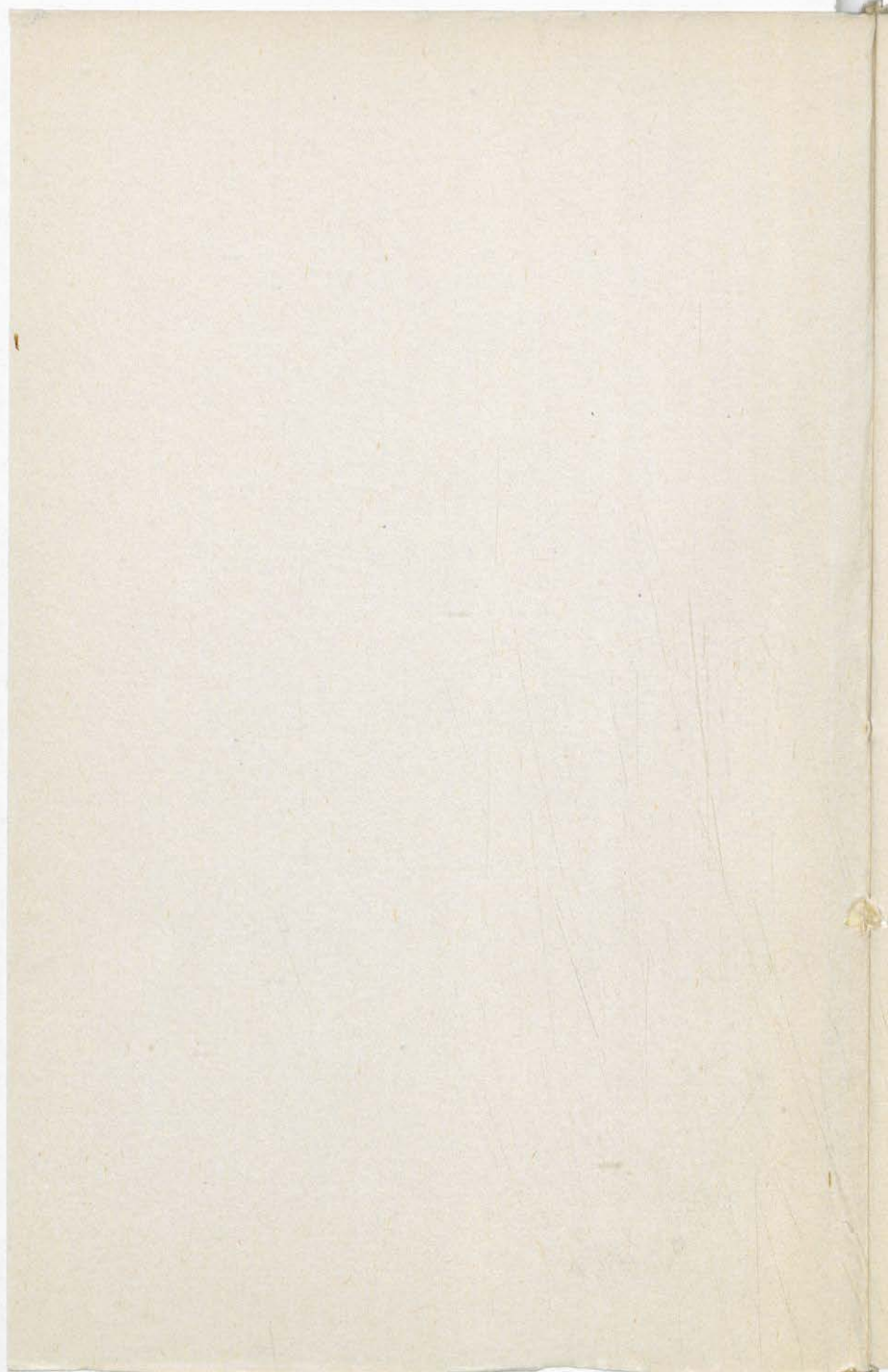
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

—
1908



cm, 912





STÉNIO

80Yth

33395

01W3T2

JEANNE DORTZAL

Sténio

PIÈCE EN UN ACTE EN VERS



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

1908

THE
LIBRARY OF
THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
OF THE
CITY OF
NEW YORK



NEW YORK, N. Y., MAY 12, 1902

SIGNED

LEAHY DUBOIS

STÉNIO

Comédie en un Acte en vers

A ma sœur Louise.

PERSONNAGES

FRANCESCA DI VÉNÉTIA, dogaresse.

ANITA, matrone.

GIOVANNA,

CÉCILIA,

BIANCA,

ELÉNA,

} courtisanes.

STÉNIO, poète, 20 ans.

GRÉGORIO, grand seigneur.

GIORGIO.

Pages, musiciens.

STÉNIO

Cet acte se passe à Venise, au XVI^e siècle. Une salle du palais de Giorgio. Large baie ouvrant sur la lagune. On aperçoit Venise.

Table magnifiquement dressée.

Au lever du rideau, des pages apportent des corbeilles de roses. Cécilia prend des guirlandes et les dispose en girandoles autour de la table.

Giorgio ouvre un écrin et sort une admirable coupe enrichie de pierreries. La prenant dans ses mains :

SCÈNE PREMIÈRE

GRÉGORIO, GIORGIO, GIOVANNA,
ANITA, CÉCILIA, BIANCA.

GIORGIO

La coupe d'un poète est un royal butin

Et la tienne, ô Sténio, préside ce festin.

(Il la contemple un instant et dit, en la mettant sur la table :)

Reposons-la, tout doucement, parmi ces roses.

(Un silence.)

La pourpre de ces fleurs est une apothéose !

GRÉGARIO, à Anita qui rentre

Salut à toi, chère Anita !

Salut à la charmante courtisane !

Suis-je par trop profane

En insistant pour venir là,

(Montrant les seins d'Anita.)

Dans ce jardin plein d'ombre et de mystère ?

(Tout en caressant les fleurs de son corsage.)

On croirait aborder aux rives de Cythère...

ANITA

Mais il raille, vraiment.

Ton âme est poétique ?

GRÉGARIO

Je suis mélancolique

Et voudrais être ton amant.

(Anita lui tourne le dos.)

Toujours cruelle, ô Messaline !

ANITA

Parle plus bas, car j'ai l'oreille fine ;

D'ailleurs, un madrigal
D'un tour si peu banal
Te dut fatiguer la cervelle...

GRÉGORIO

Aurais-je plus d'esprit si je t'aimais vraiment ?
N'en doute pas, ma belle...
Je suis vieux, il est vrai, mais dans mon escarcelle
Dorment confusément
Quelques bijoux que j'ai mêlés à des dentelles ;
Je te les donnerai s'il te plaît de les voir ;
Mais faudrait-il encor...

ANITA, *l'interrompant*

J'irai chez toi ce soir.

(Tout en parlant Grégorio a sorti un diadème de son escarcelle.)

GRÉGORIO

J'aurai, pour te charmer, ce diadème.

ANITA, *passionnée et comique, tendant les mains*

Si tu savais combien je t'aime !

(Grégorio s'éloigne en remettant le bijou dans son escarcelle.

Anita, furieuse, s'élance vers Giorgio).

Je suis libre ce soir. Veux-tu de moi ?

GIORGIO, *insolent*

Que ferais-je de toi ?

ANITA

Mon Dieu, ce qu'à Venise on peut déceimment faire...

GRÉGORIO, *tout bas*

A la condition de ne pas se déplaire.

ANITA, *gloussant*

Mon corps est fondant comme un fruit.

GRÉGORIO

Hélas ! voilà ce qui te nuit.

ANITA, *à Giorgio*

Je t'attendrai ce soir sur la lagune.

GIORGIO

On nous verrait, ma belle, il fait grand clair de lune.

ANITA, *éclatant*

Les étoiles ! La lune ! En m'invitant ici

Ne deviez-vous avoir d'autre souci...

GRÉGORIO, *à Giovanna qu'il essaie d'embrasser*

Un seul ?...

GIOVANNA

J'appartiens à Sténio, vieux crocodile !

GRÉGORIO, *comique*

De grâce... Ses baisers te rendent difficile.

(*Haussant les épaules.*)

Sténio !

GIOVANNA

Je suis surtout très folle de ses yeux,
Et puis il est si tendre et si délicieux.

GRÉGORIO

Il possède, il est vrai, ce charme incontestable
Qu'a la jeunesse.

GIOVANNA

Il est divin.

GRÉGORIO

Surtout à table.

Mais ne devait-il pas venir ici ce soir ?

GIORGIO

Nos maîtresses, mon cher, en ont toutes l'espoir.
Que ferais-je sans lui pour égayer ma fête ?

CÉCILIA, *rieuse*

Ne compte pas sur la promesse d'un poète,
Surtout Sténio !

GRÉGARIO

N'en dis donc pas de mal,
Tu l'as aimé toute une nuit de carnaval.

CÉCILIA

Parce qu'il était triste...

GIORGIO, *railleur*

et respirait des roses.

GIOVANNA, *rêveuse*

Oui, l'on aime sans raison, mais pour tant de causes!

SCÈNE II
LES MÊMES, STÉNIO

(Sténio entre et salue. On l'entoure.)

GIOVANNA, *l'embrassant*

Qui te retint loin de moi si longtemps ?

STÉNIO, *très gai, souriant*

L'amour, les femmes, le printemps.

Il fait un clair de lune admirable. Je t'aime.

(Il l'enlace et va vers la fenêtre.)

ANITA

Un poète !

(Sténio ne l'a pas encore vue.)

Il me fuit ; essayons tout de même...

Je voudrais...

STÉNIO

Que dit-elle ?

ANITA

Il ne me connaît point...

Je voudrais épinglez mon cœur à ton pourpoint.

(Sténio hausse les épaules en riant).

(A Gregorio).

Oui, je reviens à toi malgré notre aventure,
Et m'engage à t'aimer.

GRÉGORIO

Pour rien ?

ANITA

Je te le jure.

GRÉGORIO

J'aurais plutôt besoin de lacryma-christi !
*(Anita va vers la table et verse du vin dans une coupe, puis boit
avant de la remettre à Grégorio ; celui-ci, après avoir bu,
hébété :)*

A m'enivrer aurait-elle abouti ?

CÉCILIA, à Giorgio, montrant les guirlandes

Nous les attacherons autour de la gondole ;
Leur parfum montera lentement vers le ciel.

GIORGIO, très amoureux, lui renversant la tête

Et je dirai tout bas le mot essentiel
Qui fera s'incliner vers moi ta tête folle.
(Ils s'embrassent longuement.)

GIOVANNA, à Bianca

Tu soupîres ?

BIANCA

Hélas ! regarde ces amants...
Leur bonheur n'est-il pas un éblouissement !

STÉNIO

Quels mots diront jamais ta splendeur, ô Venise,
Et tes jardins profonds que la nuit divinise ?
Des roses, par milliers, célèbrent ton réveil,
On dirait qu'un baiser circule dans leur sang...
La mer énamourée a pris le ton puissant
Des pétales gonflés de pourpre et de soleil !
Il monte de tes nuits une telle tendresse,
L'air est si bleu, si chaud, si fou, si pénétrant,
Que j'ai cru détaillir tout à l'heure en entrant ;
Tout l'amour ne m'eût pas donné semblable ivresse.
Ah ! pouvoir respirer toutes en même temps
Ces roses ! voir frémir leurs pétales ardents !
Exalter leur splendeur ! fiancer leur folie
Au murmure incessant qui monte vers la vie
Et, tel soir de beauté, de silence et d'ardeur,
Recevoir en plein cœur
Tous ces bouquets, tous ces parfums, toutes ces roses,
Participer enfin au grand frisson des choses,
Et sentir dans sa chair battre tout le printemps !
Quel démon, déliant ces gerbes embaumées,
Ajouta sa parure au front des bien-aimées ?

(Il prend quelques roses et les respire voluptueusement.)

Ah ! quel parfum ! on se sent défaillir
Rien qu'à les respirer ! Je voudrais en cueillir
Des moissons ! les amonceler dans la lumière !

Posséder sous mes yeux
Pendant une heure entière,
Leur parfum, leur couleur et leur sang merveilleux ;
Après avoir offert leur âme en sacrifice,
Toutes je les prendrais follement dans mes mains,
Et, leur faisant jaillir du cœur tout le carmin,
Prolongeant savamment l'adorable supplice,
J'aurai dans ce calice
Un vin plus fabuleux
Que tout ce qu'ici-bas ont inventé les Dieux !

GRÉGORIO

L'adorable parleur !

STÉNIO

Oui, ma puissance est telle,
Que la pourpre à longs flots dans ma coupe ruisselle !
(*Tendant sa coupe.*)

En attendant, donne-moi ce nectar.

ANITA, *emphatique et sincère*

Je viens de faire un rêve...

GRÉGORIO

Oh ! ciel ! quel cauchemar !

(Tous rient. Cécilia et Giovanna mettent des fleurs dans leurs cheveux.)

GIORGIO, à Sténio qui s'est versé une seconde coupe.)

Je n'aurais jamais cru qu'un poète sût boire
Autant sans se griser.

STÉNIO

Pouvais-tu croire

Qu'il me suffise d'un baiser ?

GIORGIO

Ta Giovanna, si charmante et si folle,
N'a jamais inventé de nouvelles paroles
Pour te distraire.

STÉNIO

Et j'accorde à sa voix

Le prestige infini qu'ont les mots d'autrefois.
Mais elle ne sait pas, qu'au milieu de nos fièvres,
Mes larmes, bien souvent, ont coulé sur ses lèvres ;

Oui, je suis son amant,

Mais l'angoisse, parfois, m'étreint si fortement,
J'éprouve au fond de l'âme une détresse telle,
En songeant aux baisers qui ne sont pas pour elle,



Qu'à l'instant le plus fol où tressaille ma chair,
Un sanglot dans mon cœur passe comme un éclair.
(Un chant grave et douloureux s'élève sur la lagune.)

GIOVANNA

Voici le gondolier de Francesca qui chante.

CÉCILIA

Comme sa voix frémit et se lamente !
(Elles vont toutes deux à la fenêtre et regardent.)

ANITA, après un conciliabule avec Grégorio

Oui, mon cher, Francesca, — qui le croirait vraiment ? —
Parmi ses oreillers s'endort très chastement.

*(Elle rit. Le chant diminue et s'éloigne.)**(Sténio s'est levé et marche, très énérvé. Giorgio lui met tendrement la main sur l'épaule.)*

SCÈNE III

GIORGIO, STÉNIO

GIORGIO

Alors, depuis un an, tu ne l'as pas revue ?

STÉNIO, *méchamment*

Elle ne m'a pas fait l'honneur d'une entrevue ;

Et d'ailleurs à quoi bon ?

Puisqu'elle préféra sans doute à ma jeunesse

La basse ivresse

D'un barbon.

GIORGIO

Que de mots inutiles,

Quelle étrange manie as-tu de tout flétrir ?

Cette femme t'aimait. Ne peux-tu donc souffrir

Silencieusement ? Ta haine est puérile.

STÉNIO

Son unique devoir était de me charmer,

De me donner sa vie et de se faire aimer.

GIORGIO

Mais elle y réussit pleinement, j'imagine ?

STÉNIO

Tu ne sais pas combien cette heure fut divine.
Oui, je raillais, j'eus tort. Ne t'ai-je pas conté
Tout ce que cet amour contenait de beauté ?
Un soir d'avril ancien, tout frémissant de roses,
Un soir bleu, caressé par d'invisibles choses,
Je pris ses lèvres. Ce fut, ce baiser,
Comme un aveu du ciel que je venais d'oser.
Les étoiles tremblaient au fond du ciel immense,
Ajoutant leur accord au plain-chant du silence.
Qu'avais-je en moi pour m'émouvoir si puissamment ?
Je regardais ses yeux, ses yeux profonds d'enfant,
Que la nuit emplissait d'un bleu presque magique
Et que l'amour voilait d'une ombre maléfique.
J'aurais voulu pleurer d'angoisse et de bonheur
Quand j'y vis affluer lentement tout son cœur.
Que ne m'as-tu gardé, ce soir fou de tendresse ?
Nous eussions fait chanter bien haut notre jeunesse
Et par de telles nuits, frémissants, éperdus,
Quels chants n'eussions-nous pas, dans nos cœurs, entendus
Son souvenir, depuis, a dominé ma vie,
Mon cœur bat, mesurant sa peine à sa folie,

J'ai vécu, mais hélas ! je n'ai rien oublié ;
Son cœur est mort sans un sanglot, moi j'ai crié !
(*Il emplit une coupe qu'il porte à ses lèvres.*)

GIORGIO, *l'empêchant de boire*
Laisse là cette coupe.

STÉNIO, *montrant Anita et Grégorio, enlacés*
Oh ! oh ! Le joli groupe !
Giovanna, ma beauté,
Apporte-moi du vin, des roses, des corbeilles,
Pour que ce soir encor cette heure m'émerveille
Et fasse délirer mon cœur de volupté !
(*Tous prennent place autour de la table. Des pages présentent des mets. Eléna et Bianca entrent. Grégorio et Sténio vont au-devant d'elles.*)

STÉNIO
Quoi, si tard, mes divines ?
(*à Eléna.*)
Embrasse-moi.
(*Elle l'embrasse sur les lèvres.*)

Va, je t'absous,
Approuves-tu mes doctrines ?

ELÉNA, *riant*
Non, j'aurais préféré que fussent clandestines
Nos amours.

STÉNIO

Pas tous les jours,
Cependant.

ELÉNA

Grand fou !

GRÉGORIO, à Giovanna

Devait-on pas souper en musique, ma belle ?

STÉNIO

N'entends-tu pas Venise au loin comme un bruit d'ailes ?

GIOVANNA

Sténio, dis-nous tes derniers vers.

GIORGIO

Non, car il les dirait tout de travers.

GIOVANNA

Je défends qu'on doute de son génie.

ANITA, *entendant racler les guitares*

O Dieu ! quelle cacophonie !

BIANCA

Si nous comptons sur toi, qui ne dis jamais rien !

ANITA, *la bouche pleine*

Il ne nous manquait plus que des musiciens...

GIORGIO

Je réclame le plus complet silence
Pour mon ami Sténio, qui va dire, en cadence,
Ses vers, ses nobles vers...

ANITA, *l'interrompant*

Que de mots superflus
Pour qu'il murmure encore : « je ne m'en souviens plus. »

STÉNIO

Je proteste et dirait tout mon dernier poème
(Se tournant vers Giovanna.)
Dans lequel je redis cent fois combien je t'aime.

GIOVANNA

Je te conseille de railler, méchant !

STÉNIO

Ma chère, écoute bien ce chant.

Silence !

Je commence :

Je frèterai quelque matin
Le plus joli bateau du monde
Et m'en irai loin, loin sur l'onde
Sans grand souci de mon destin.

Mes caprices pour avirons,
Je nommerai mon cœur pilote,
Car je sais qu'il prendra bien note
Des beaux pays où nous irons.

J'ai ma raison pour gouvernail !
Voulez-vous bien ne pas en rire
Et surtout n'en pas trop médire
Bien que ceci soit un détail.

Allons, levons l'ancre, il est temps,
Un peu de rêve est sous ma tempe,
Que le grand mât serve de hampe
Au drapeau léger du printemps !

Aujourd'hui rose et demain gris,
Que d'horizons en perspective
Et pour l'âme imaginative
Que de rêves, aux filets, pris !

On m'a dit, je ne sais plus où,
Qu'il existait, au large, une île
Où toute souffrance inutile
S'effaçait d'un cœur triste et fou !

Au large donc, au large encor !
Avec amour hissons les voiles,
Je veux mener sous les étoiles
Mon navire au pavillon d'or !

Je reviendrai quelque matin,
L'âme plus triste que le monde,
Ma gaité tout au fond de l'onde
Dans le grand gouffre du Destin !

Tous

Bravo, bravo !

(Un silence, pendant lequel ils écoutent chanter sur la lagune).

GIORGIO, à Sténio

Eh bien, Sténio ?

STÉNIO, *ne répond pas et continue du bout du doigt des dessins sur la nappe. On le regarde, il rit d'un rire convulsif et continue de dessiner. Après un silence, l'air égare, semblant suivre une vision.*

Dis, sais-tu le fin travail auquel je me livre ?
J'assemble avec amour les purs feuillets d'un livre
Imaginaire, et j'évoque, en magicien,
Tout ce qui chante au cœur des printemps anciens.

Oui, je mets chaque jour, entre les lignes blanches,
Les morceaux de soleil que j'ai volés aux branches !
Je fais aussi de grands dessins, du bout du doigt,

Je suis à ce jeu fort adroit,

Car je crois voir tout un monde éphémère

Danser autour de moi dans la lumière !

Ma mémoire est un ciel peuplé d'astres, de fleurs,
Dont nul être jamais n'égala la splendeur.

Pourtant, parfois, de grands oiseaux, à l'improviste,
Tournent dans mon cerveau ; puis, voici que persiste
Comme un désir, leur vol farouche et fabuleux,

Leur vol, qui fait passer, là, sous mes yeux,

Des couleurs, des parfums, des femmes, des dentelles,
Et ce rêve m'emporte avec ses grandes ailes !

(Il s'élance vers la fenêtre qu'il ouvre brusquement, et dit en regardant le ciel :)

Je te salue, ô nuit, coupe de volupté !

Je te salue, ô nuit, pour ta magnificence,

Car tu portes au front ton auguste silence

Et tout l'amour du monde en ton immensité !

(Chant du gondolier de Francesca.)

Volupté du baiser qui fait sangloter l'âme,

Volupté d'adorer qui vous fait croire en Dieu,

Soleil, qui rajeunit chaque matin la femme

Et met au cœur de l'homme un éternel aveu,

Volupté du baiser qui fait sangloter l'âme !

(Sa voix s'affaiblit. Il se retient pour ne pas éclater en sanglots et récite machinalement et douloureusement le dernier vers, puis sa tête se renverse. On le voit défaillir. Giorgio et Giovanna s'élancent vers lui. On l'entoure. Le chant continue.)

ANITA, *faisant un geste vers la fenêtre, puis montrant Sténio.*

Encore une victime ?

GRÉGORIO, *gravement*

Il l'aime !

ANITA, *riant*

Quel destin !..

GRÉGORIO

N'aimons-nous pas l'amour pour son but incertain ?

ANITA

L'amour ! Etre une courtisane !

Etre belle et profane !

Certes, voilà pour l'homme un attrait tout puissant

Puisque sur notre rêve il fait couler son sang !

GRÉGORIO

Hélas ! il devient fou tant il est épris d'elle.

ANITA, *riant plus fort*

Lui jura-t-il de lui rester fidèle ?

GRÉGORIO

Il passe auprès de nous douloureux et moqueur
Croyant sans doute avoir un grand amour au cœur ;

ANITA

Ne serait-il pas fou de prendre pour maîtresse
Celle qui suscita chez lui pareille ivresse ?

GIOVANNA, à Sténio

Allons, te voilà mieux.

CÉCILIA

Tes vers étaient délicieux.

GIOVANNA

Moi, j'aurais préféré plus de mélancolie.

GRÉGORIO

Son rêve, cependant, confine à la folie.

GIOVANNA, à Sténio

Ne vois-je pas, hélas, que tu ne m'aimes plus ?

STÉNIO

Mon cœur, ma toute belle, est laid, vieux et perclus.

GIOVANNA

Que m'importe, je t'aime !

STÉNIO, railleur

Ah ! l'adorable folle !

GIOVANNA

Moins cependant que certain soir dans la gondole.

ANITA, *faisant un geste vers la lagune, à Grégorio*

Si nous allions là-bas ?

GRÉGORIO

Pars.

ANITA

Tu nous rejoindras ?

GRÉGORIO, *comique*

Je serai ce soir dans tes bras !

CÉCILIA, *effeuillant des roses dans la coupe de Sténio*

Je les ai longuement caressées,

Bois, si tu veux connaître mes pensées.

(Elle veut l'embrasser, Sténio la repousse.)

STÉNIO

Allons, Cécilia.

(Elle sort en lui envoyant des baisers. — Sténio reste accoudé sur la table ; il songe, regarde autour de lui, prend quelques roses restées sur la nappe, les respire et les effeuille. On entend plus distinctement la voix du gondolier de Francesca. Sténio écoute, anxieux, fait un geste désespéré vers Francesca et retombe en sanglotant.)

Francesca ! Francesca ! Francesca !

(Un grand silence.)

Je me souviens : il fut une heure
Où j'étais ivre en vérité,
Le ciel battait dans ma demeure,
Tout était joie et volupté.

L'amour, à grands coups d'ailes roses,
Pénétrait, joyeux, sous mon toit.
Je chancelais parmi les choses,
Tout l'espace affluait en moi !

J'ai respiré, non la sagesse,
Mais la folie à pleins poumons,
J'ai chéri Dieu comme un démon
Quand mon cœur défaillait d'ivresse.

J'ai tant souffert de volupté
Qu'il ne me reste au fond de l'âme
Qu'un grand soleil privé de flamme,
Un peu d'ombre et l'éternité.

O douleur, ô douleur, est-ce toi qui m'emportes ?
Quel rêve a déchiré mes nuits ?
Les clefs sont là, qui n'ont jamais ouvert les portes
Des jardins roses, près des puits.

Et j'ai soif de parfums, de baisers, de lumière
Depuis l'inoubliable soir
Où j'ai senti sa vie affluer tout entière
Sur ses lèvres chaudes d'espoir.

GIORGIO

Je n'ai qu'à dire un mot sous sa fenêtre
Elle viendra peut-être.

STÉNIO

Elle ne viendra pas.
Elle a peur de mes yeux, grands ouverts sur son âme,
De mes yeux fous et las
Qui brûlent dans la nuit comme une immense flamme.
(*D'une voix frémissante.*)

Ah ! quelle angoisse de songer
A cet instant si passager
Qui sépara ma vie à jamais de la sienne !
Non, certes, je ne veux pas qu'elle vienne,
Car malgré moi je lui crierais
Combien je souffre ! Je lui dirais
Tout ce que cet amour suscite en moi de haine,
Que son regard, où vit toute ma peine,

Me séduisit, mais que je reste le plus fort,
Que je ne suis ici que pour narguer le sort,
Parce qu'un grand désir, aigu comme une lame,
En traversant ma chair m'avait emporté l'âme!

SCÈNE IV

FRANCESCA, STÉNIO

(Francesca, qui est entrée depuis un moment, s'avance vers Sténio et lui tend les bras. Sténio étouffe un cri, veut s'élancer vers elle, se retient.)

FRANCESCA

Ne me dis rien...

Blottissons-nous plutôt contre un cher souvenir,

Le doux lien

Qui pour toujours devrait nous réunir.

STÉNIO, *d'une voix sourde*

Non, laisse-moi, je ne veux pas t'appartenir !

Tout ment dans ton visage,

Tes yeux, de mon passé, reflètent le mirage,

Ah ! tes yeux !

Tes grands yeux fous et merveilleux,

Je les hais pour le mal qu'ils me firent, sans trêve,
Oui, je hais leur désir, je hais en toi mon rêve,
Je hais jusqu'au bonheur qui me viendra de toi.

FRANCESCA

Écoute-moi, Sténio, de grâce, écoute-moi.
Depuis un an je lutte, oui, je pleure en silence,
Moi, t'adorer, quelle souffrance !
On t'a dit, n'est-ce pas,
Que mon cœur était las ?
Que tes lettres, tes chers poèmes,
Pleins de baisers, d'aveux suprêmes,
S'envolaient dans un rire ? Ils t'ont menti, je t'aime.
J'eus peur de ta jeunesse, ô Sténio, comprends-moi,
Pourrai-je te convaincre en me donnant à toi ?

STÉNIO

J'ai là, dans la mémoire,
Tout ce qu'on m'a conté sur cette folle histoire ;
Tu te moquas de ma sincérité.

FRANCESCA, *avec passion*

Non, je t'aime. Voilà toute la vérité.
(*Elle se rapproche de lui, frémissante, douloureuse.*)

Ce que tu ne sais pas, ce qu'il me faut te dire,
Ce qui m'a fait depuis vivre dans le délire,
C'est que tu n'as pas vu combien je t'adorais !

(Sténio hausse les épaules.)

Ah ! la chose est risible et ce que je dirais
Maintenant te paraîtrait fou comme un mensonge.

Oui, je t'ai fui, j'ai fui ce désir qui me ronge,
J'ai fui devant tes pleurs,

Car je n'ai pas voulu, vivant dans ta chaleur,
Plus tard, bientôt peut-être,

Te voir disparaître

A jamais de ma vie, après m'avoir donné
Un désir de ta chair encor plus effréné.

J'ai fui devant l'amour, moi qu'une immense flamme
Dévore, et qui ne peux étreindre que mon âme ;

J'ai fui devant l'amour, comme on fuit devant Dieu,
Sans comprendre,

J'ai dit un éternel adieu

A ce bonheur qui venait me surprendre,

A tout ce que j'avais rêvé pour l'avenir,

N'ayant voulu garder au cœur qu'un souvenir.

(Montrant quelques lettres.)

Ces feuillets ont gardé comme un parfum d'automne,
Tes larmes, mes baisers leur ont donné le jour,

N'est-ce pas mon passé que leur grâce emprisonne ?
Je les relis le soir, quand j'ai besoin d'amour.

STÉNIO

Mes lettres ? tu me dis les avoir lues ?

Paroles superflues !

Mais si tes yeux s'étaient un instant arrêtés
Sur ces pages, qu'en sanglotant, j'avais écrites,
Tout ton être, dans un élan, m'eut apporté
Sa grâce, sa douceur et toute sa beauté.

FRANCESCA *ouvre une lettre, la lit lentement, puis ferme les yeux et la récite.*

« Mon cœur, en t'adorant, s'est donné sans limites,

« Écris-moi, car je souffre, ô Francesca,

« Depuis le soir divin où ton cœur m'indiqua

« La route bien-aimée

« Où tu passas, charmée,

« Je pleure ; oui, j'ai pleuré d'amour

« Car tu n'es pas venue, ô mon aimée ;

« Je t'attendis vainement chaque jour,

« Caressant du regard ton tout petit portrait,

« Car je savais que lui, du moins, se souviendrait.

« Voici que le printemps a réveillé les heures,

« Faisant dans un frisson battre l'éternité ;
« Notre cœur, autrefois, de même, en vérité.
« Prononces-tu mon nom, le soir, lorsque tu pleures ?
« J'ai murmuré des mots profonds comme la mort.
« Pour que montât vers toi, dans un sublime essor,
« Mon farouche désir, j'ai déployé son aile
« Comme une voile noire au fond de l'horizon,
« Et j'attends en rêvant la minute éternelle
« Où ta main bien-aimée ouvrira ma maison. »

(Elle pleure en appuyant douloureusement la lettre contre ses lèvres. Sténio très troublé s'agenouille devant elle et la regarde intensément. Francesca l'attire dans ses bras, leurs lèvres se prennent. — Long silence.)

STÉNIO

Francesca !

FRANCESCA

Mon amour !

STÉNIO

Viens là, car ma pensée
Comme une flèche d'or
Vers toi s'est élancée !
Oh ! parle, parle encor...
Que ta lèvre adorable

Où chante mon baiser,
Revienne éterniser
La seconde ineffable
Où nous nous possédons.

Vois, la nuit jusqu'à nous descend comme un pardon.

Regarde-moi : tes yeux font l'ombre plus intense

(Ils s'embrassent longuement.)

N'entends-tu pas mon cœur battre dans le silence ?

(Chants sur la lagune. Ils écoutent, enlacés.)

Laisse sur mon manteau crouler tes cheveux blonds,

Entends, le ciel pour nous rythme la même phrase.

Reconnais-tu ce chant profond,

Voluptueux jusqu'à l'extase ?

(Etalant la chevelure de Francesca sur son manteau.)

Regarde, mon manteau ruisselle de topazes !

FRANCESCA

Ah ! ces chants me font mal.

Ne sont-ils pas comme un signal

Qui te doit ramener vers elle avant l'aurore ?

STÉNIO

Je n'irai pas là-bas ce soir, car je t'adore.

Ah ! je subis déjà sans m'en apercevoir

De ton charme puissant le magique pouvoir.

Oui je reste en tes bras pour toujours, car je t'aime.

N'es-tu pas mon plus divin poème ?

FRANCESCA

Grand fou !

STÉNIO

Depuis ce soir !

FRANCESCA

Depuis l'éternité !

STÉNIO

N'est-ce pas rendre hommage à ta divinité ?

FRANCESCA prenant Sténio dans ses bras.

Oh ! donne encor tes yeux que j'aime avec folie,
Quand, les fixant sur moi, tu descends en mon cœur ;
Ils furent confidents de ma mélancolie,
N'en ont-ils pas, dis-moi, gardé plus de ferveur ?

STÉNIO

Mes yeux ont reflété l'infini de ton rêve.

C'est toi qu'ils évoquaient, sans trêve,

Quand je pleurais d'amour.

Te souvient-il du jour,

Du premier jour où nous nous regardâmes ?

Que d'aveux s'effeuillèrent dans nos âmes...

Ah ! je fus fou de toi, car ton premier baiser

Sur ma jeunesse en fleurs venait de se poser.

FRANCESCA

N'est-ce pas qu'il fait bon s'aimer de tout son être
Simplement, cœur à cœur, et les yeux dans les yeux ?
Multiplier en soi les instants merveilleux
Dont le jour nous fit grâce avant de disparaître ?

STÉNIO

Pour moi, le monde entier peut s'écrouler demain,
J'apercevrai toujours, là-bas, sur mon chemin,
Ton corps voluptueux tout pétri de lumière !
Astre, dont l'harmonie, éclairant ma raison,
Entraînera ma vie et toutes ses saisons
Vers l'émerveillement de ta beauté première !

(Chants sur la lagune.)

Sens-tu le chaud parfum qui monte autour de nous ?
C'est à remercier le ciel à deux genoux
Pour être heureux ainsi pendant une seconde
Au point d'avoir senti frémir en soi le monde !
(Des voix joyeuses montent sous les fenêtres : rires et chants. On appelle Sténio. Celui-ci écoute, charmé, prêt à s'élancer. Francesca l'enlace plus étroitement.)

FRANCESCA

Demeure entre mes bras,
J'étais si bien dans l'ombre, à côté de ton âme.

Tu leur diras

Demain que tu ne reviens pas,
Que ta jeunesse, à mes côtés, se pâme,
Que mon corps souple et voluptueux
Est comme un vin très capiteux
Qui t'a versé l'oubli dans une immense ivresse,
Que je suis tout l'amour et ta seule maîtresse !

Tu leur diras

Demain que tu ne reviens pas.

(Toute cette scène très enveloppante. Les chants continuent. Sténio essaye de se dégager des bras de Francesca.)

Où, je veux me donner à toi cette nuit même.

Sténio, mon cher amour, comme je t'aime !

STÉNIO *se dégage brusquement des bras de Francesca, va vers la fenêtre qu'il ouvre largement, regarde le ciel et dit, après quelques instants :*

Ah ! ces chants dans la nuit !

C'est, pour mon cœur d'enfant, pour mon cœur de poète,

Comme un rêve qui me poursuit.

Ces femmes, leur parfum, une étoile qui luit,
Le mystère de l'eau, sous les arches, la nuit,
Des mains que l'on surprend au milieu des dentelles,
Leurs bras nus suppliants s'ouvrant comme des ailes,
Leurs yeux, que le désir affole et rend plus beaux,
Tout ce qui monte enfin du cœur jusqu'au cerveau

Et qui fait défaillir d'extase le poète,
Tout cela chante en moi comme une immense fête!

FRANCESCA

Ah! fou! que séduisit ce soir encor
Tout le côté banal et triste d'un décor;
Fou, qui rêve d'amour impossible à traduire
Et qui ne sait pas voir tout ce qu'il va détruire;
Fou, dont les moindres mots frémissent de désir
Et qui ne cherche en moi sans doute qu'un plaisir!
Enfant, jouet divin offert à ma souffrance
Qui briserait ma vie avec insouciance,
O Sténio, poursuis ta route, il en est temps.
La saison merveilleuse a passé sur la terre.
Entends-tu la clameur immense du printemps?
Vénus poursuit là-haut sa course légendaire
Entraînant vers son char tes matins éclatants!

(Elle fait un geste désespéré vers lui; il la repousse.)

STÉNIO, *la repoussant*

Laisse-moi! je ne veux plus t'appartenir!

Oui, je suis un enfant

Car mes regards se sont tournés vers l'avenir.

Ton amour étouffant

M'étreint le cœur; j'ai soif d'espace et de lumière!

Mon âme ne veut plus être ta prisonnière;

J'ai soif de liberté,

De femmes, dont la volupté

Ne dure qu'un instant. Que m'importe ta vie!

Qu'importe ton destin et sa mélancolie!

Je suis comme un royal enfant

Qui garde en lui, plus triomphant,

Son rêve de poète, et qui fait en marchant,

Tout en laissant traîner son manteau noir à terre,

Jaillir autour de lui les mots dans la lumière!

FRANCESCA

Comme il te terrifie, au fond, le grand amour,

Fait de sanglots profonds, de doutes et de fièvres,

Et comme avec plaisir j'y vins brûler mes lèvres,

Sachant bien la tristesse immense du retour!

Aujourd'hui tout le ciel, demain que d'amertumes!

Je suis seule à t'aimer, j'ai donc tout le bonheur,

Mais que demain la vie emporte au loin mon cœur

Il restera de nous à peine quelques brumes.

STÉNIO, *s'agenouillant devant elle et lui baisant les mains.*

Je n'ai pas su t'aimer, pardonne-moi.

FRANCESCA

Tu crus m'aimer, c'est moi qui souffre, c'est la loi.

Adorer un poète

N'était-ce pas d'avance une défaite ?

Je me souviens, hélas, avec précision,

D'un rêve dont je garde encor la vision.

Songe qui m'obséda comme un mauvais présage,

Et qui prit de l'amour l'adorable visage.

J'étais triste, le soir profond m'enveloppait,

Un soir bleu, magnifique, en volupté d'étoiles !

Je te voyais là-bas, cinglant à toutes voiles

Vers l'Avenir, vers l'Avenir qui t'emportait.

Alors, semblant jaillir du plus pur de mon être,

Un cri monta vers toi ! cri farouche du cœur

Que le vertige gagne et qui hurle de peur,

Voyant dans le néant son passé disparaître.

« Tu peux mourir, le soir est grand comme un adieu,

N'espère pas », a murmuré la terre,

Mais quelle voix, clamant plus haut que ma misère,

M'a fait songer à toi comme l'on songe à Dieu !

A toi, le grand amant de mes nuits étoilées,

A toi, qui vas demain m'oublier à jamais,

Et qui, songeant peut-être aux jours où tu m'aimais,

Me souriras, parmi les choses désolées.

Adieu Sténio !

STÉNIO

Tu reviendras ?

FRANCESCA

Je ne reviendrai pas.

STÉNIO

Regarde, le matin s'ouvre comme un calice.

FRANCESCA

A lui j'offrirai donc mon rêve en sacrifice,
Car tout à l'heure, hélas, quand frémira le jour
Nulle clarté pour moi ne descendra de l'astre ;
Je pars, le cœur étreint par un immense amour,
Les bras tendus vers toi comme vers un désastre !

RIDEAU

The original paper is of a different color
than the other.

It is

the same as

the other

is an excellent

copy

It is a very good copy of the original

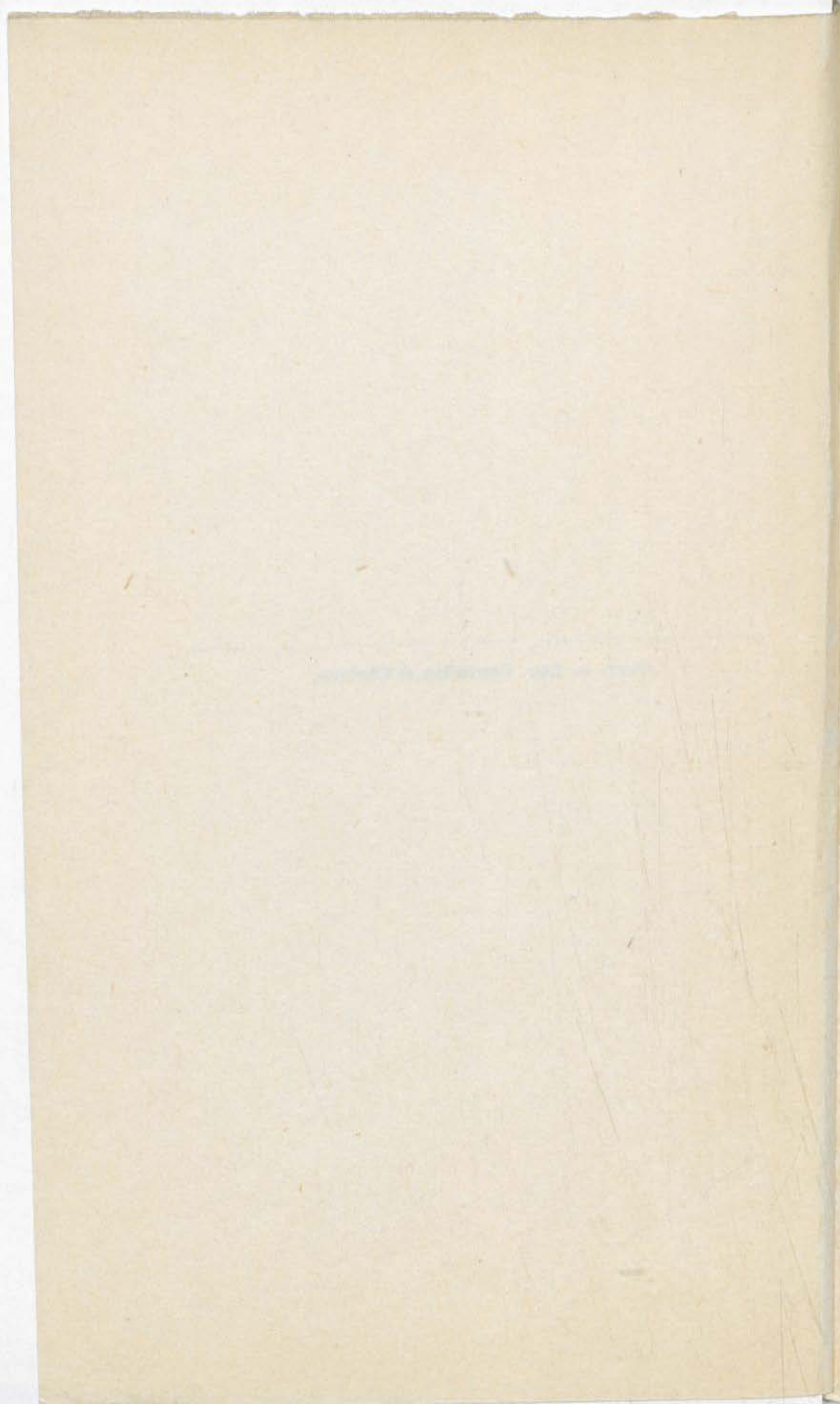
copy

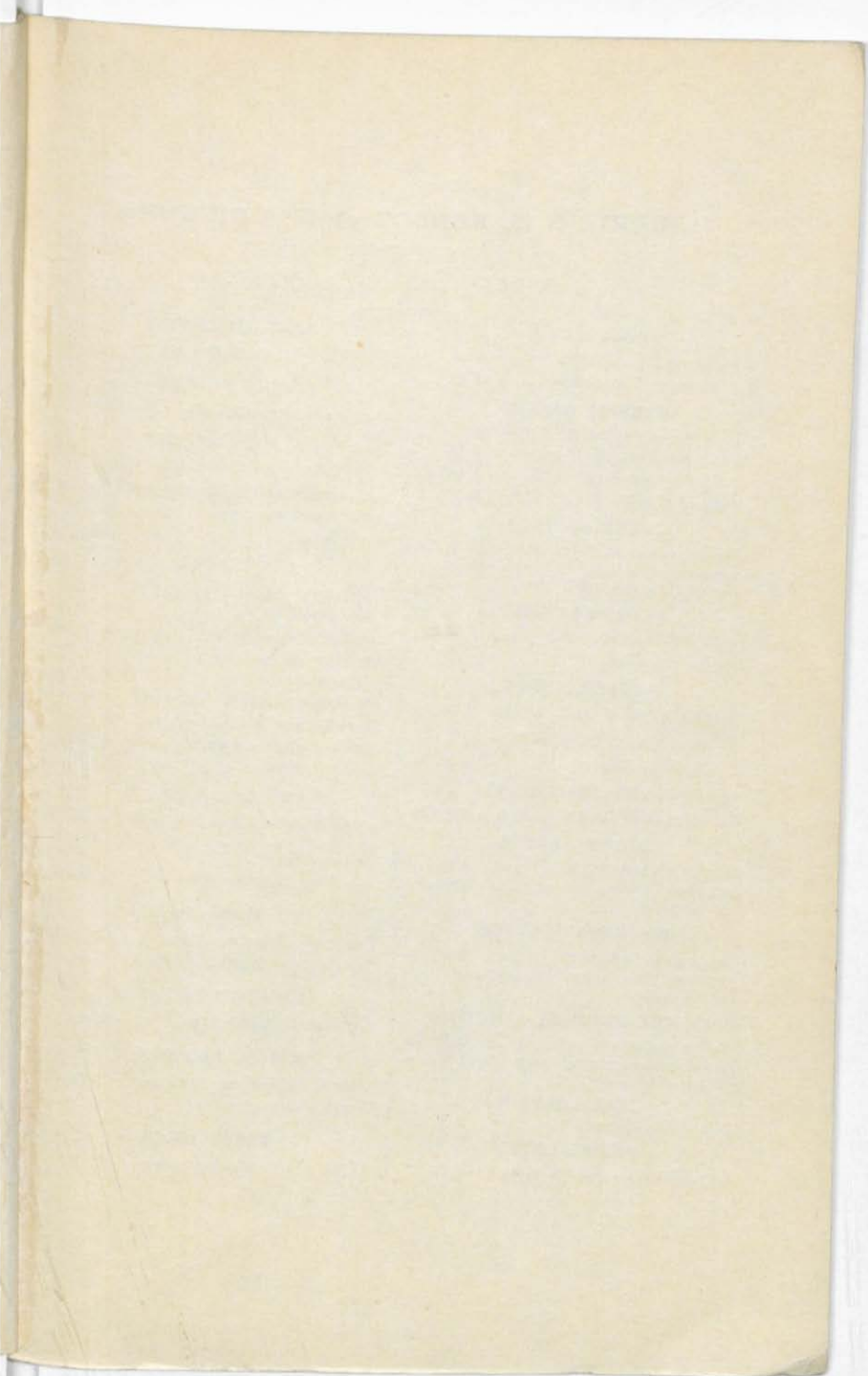
A very good copy of the original
has been made, and it is of a different
color than the other. It is a very
good copy of the original, and it is
of a different color than the other.

It is

the same as

Niort. — Imp. Coussillan et Chebrou.





LIBRAIRIE E. SANSONT et C^{ie} ÉDITEURS

EXTRAIT DU CATALOGUE

PAUL ADAM

- Le Taureau de Mithra* 1 fr.
Le Nouveau Catéchisme 1 fr.

MAURICE BARRÈS de l'Académie Française

- Huit jours chez M. Renan* 1 fr.
Quelques Cadences 1 fr.
Alsace-Lorraine 1 fr.

JULES BERTAUT

- Chroniqueurs et Polémistes* 3 fr. 50
 ouvrage couronné par l'Association
 des Critiques littéraires.

HENRY BORDEAUX

- Deux Méditations sur la Mort* 1 fr.
Jeanne Michelin 1 fr.

ROGER LE BRUN

- Corneille devant trois siècles* 3 fr. 50

LÉO CLARETIE

- L'Ecole des Dames* 3 fr. 50

J. ERNEST-CHARLES

- Les Samedis littéraires* 3 vol. à 3 fr. 50

GABRIEL FAURE

- Heures d'Ombrie* (5^e édition) 3 fr.
 ouvrage couronné par l'Académie
 Française.

M^{me} FERNAND GREGH

- Jeunesse* (2^e édition) 3 fr. 50
 ouvrage couronné par l'Académie
 Française.

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

- Celles qui attendent* 3 fr. 50
 ouvrage couronné par l'Académie
 Française.

JEAN LORRAIN

- Heures de Corse* 1 fr.

PIERRE LOUYS

- Les Mimes des Courtisanes* 2 fr.

F.-T. MARINETTI

- La Ville Charnelle* (6^e édit.) 3 fr. 50

JEAN MORÉAS

- Paysages et Sentiments* 1 fr.

ALFRED NAQUET

- ancien sénateur, ancien député
L'Anarchie et le Collectivisme 3 fr. 50
Le Désarmement ou l'Alliance
anglaise 3 fr. 50.

PELADAN

- La Dernière Leçon de Léonard*
de Vinci 1 fr.
La Clé de Rabelais 1 fr.
Origine et Esthétique de la
Tragédie 1 fr.
De Parsifal à don Quichotte 1 fr.
Introduction à l'Esthétique 1 fr.
La Doctrine de Dante 1 fr.
De la Sensation d'Art 1 fr.

HÉLÈNE PICARD

- L'Instant éternel* (2^e édition) 3 fr. 50
 ouvrage couronné par l'Académie
 Française.
Les Fresques (2^e édition) 3 fr. 50

EDMOND PILON

- Portraits Français* 2 vol. à 3 fr. 50
Le Dernier Jour de Watteau 1 fr.

LAURENT TAILHADE

- Le Troupeau d'Ariste* 1 fr.

HÉLÈNE VACARESCO

- Rois et Reines que j'ai connus* 3 fr. 50
Nuits d'Orient 1 fr.

RENÉE VIVIEN

- Flambeaux éteints* (épuisé) 25 fr.